



Cône gouverneur



C. strié



C. aplani



C. évêque



C. genoux



C. nicobaricus



C. imprimé



C. zoné



C. textile



C. thalassiarachus



C. mage



C. impérial



C. vierge



C. général



C. sable



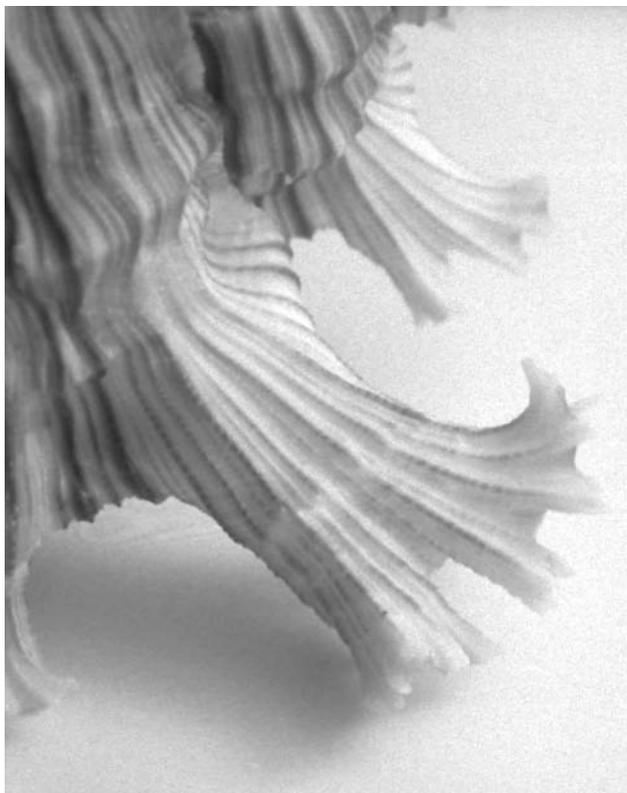
C. omaria



C. marbre



C. stercusmuscarum



Chef d'œuvre inhumain

Je ne suis pas loin d'estimer superflu jusqu'au terme de beauté: il n'y a que signes d'intelligence entre êtres de même famille, armoriés de même blason, comme la photographie des vagues s'inscrit en festons sinueux et sombres sur tant de coquillages. [...]

Invariablement le mystère naît tout autant de l'ordre deviné que de l'apparente démente qu'il organise.

Roger Caillois

Cohérences aventureuses

Tout d'abord, tenir un coquillage dans la main donne le sentiment de posséder un chef-d'œuvre. Cependant, dans la même fraction de seconde, on se souvient qu'il est impossible qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre puisque l'objet en question n'est pas d'origine humaine. Cette prise de conscience provoque une certaine confusion, alors on oublie et on se contente de regarder. Oui, tout naturellement, on va là où le plaisir demeure: dans la vision de cette forme et dans le toucher de son volume. On se dit qu'il s'agit d'un "chef

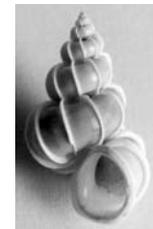
d'œuvre de la Nature", même si cela ne nous avance pas beaucoup... Prenons délicatement entre deux doigts l'incroyable *Tibia fusus* (cf p. 22). Il ne reste plus alors qu'à s'emplir les yeux de sa fragilité élancée à outrance, de sa couleur fauve et vernie, du galbe ineffable de ses tours. Et voici l'évidence: le plus beau piano à queue, le plus étincelant violon ou la clé de sol du plus beau graphisme n'a rien à envier à la silhouette de ce coquillage. Rien ne pourrait rivaliser avec l'équilibre à la rondeur pointue de cette coquille raffinée. Si le *Tibia fusus* n'était pas un coquillage, il serait peut-être la musique dont personne ne peut se passer. Sa seule apparence est une mélodie géniale, une ineffable musique entrouvrant les portes de tous les possibles. Dans cet objet inconcevable, et que d'ailleurs *personne n'a jamais conçu*, il est possible de discerner tout ce que le quotidien s'acharne à nous faire oublier: la magie, le merveilleux, la fantaisie, l'inconnu, l'inexplicable... D'autant plus que ce coquillage existe bel et bien, dans notre réalité, ce qui est extraordinaire et contredit tout ce qui nous semble désespérant dans celle-ci. Voici un exemple de rêverie avec Francis Ponge (*Le parti pris des choses*), dont l'origine se trouve dans la vision d'une anodine coquille échouée à ses pieds: "Un coquillage est une petite chose, mais je peux la démesurer en la

replaçant où je la trouve, posée sur l'étendue du sable. Car alors je prendrai une poignée de sable et j'observerai le peu qui me reste dans la main après que par les interstices de mes doigts presque toute la poignée aura filé, j'observerai quelques grains, puis chaque grain, et aucun de ces grains de sable à ce moment ne m'apparaîtra plus une petite chose, et bientôt le coquillage formel, cette coquille d'huître ou cette tiare bâtarde, ou ce "couteau", m'impressionnera comme un énorme monument, en même temps colossal et précieux, quelque chose comme le temple d'Angkor, Saint-Maclou, ou les pyramides, avec une signification beaucoup plus étrange que ces trop incontestables produits d'hommes. [...] Les cathédrales les plus énormes ne laissent sortir qu'une foule informe de fourmis, et même la villa, le château le plus somptueux faits pour un seul homme sont encore plutôt comparables à une ruche ou à une fourmilière à compartiments nombreux, qu'à un coquillage. Quand le seigneur sort de sa demeure il fait certes moins d'impression que lorsque le bernard-l'hermite laisse apercevoir sa monstrueuse pince à l'embouchure du superbe cornet qui l'héberge [...]"

On dit de l'étrange *Scalaire précieux* (cf p. 31) à la structure enroulée et annelée si singulière, que ce



Si le Tibia fusus n'était pas un coquillage, il serait peut-être la musique dont personne ne peut se passer.





coquillage, si rare à une époque, fut tellement convoité, qu'un trafic de contrefaçons en pâte de riz fut établi en mer de Chine. Aujourd'hui, les mers étant plus connues et le coquillage plus commun, ce sont les contrefaçons que l'on s'arrache ! Exemple étonnant de la concurrence flagrante qui se joue continuellement entre l'habileté humaine et celle naturelle... Au dix-septième siècle,

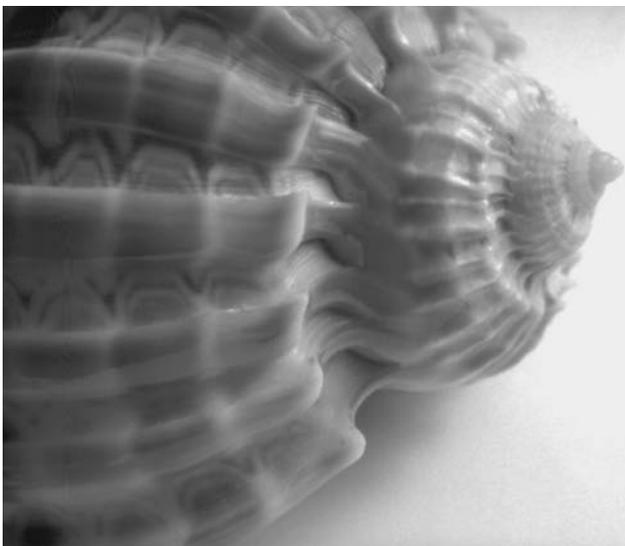
***On se dit:
"Quel fond
trouver
à cette
forme?"***

chez les peintres flamands, les premiers tableaux de fleurs apparaissent et, très fréquemment, au pied du vase dans lequel s'épanouissent de généreuses tulipes et autres anémones, sont posés quelques coquillages. C'est à cette époque aussi que se développe dans la peinture un thème à la mode: le "cabinet de curiosité". Le collectionneur amateur de choses belles ou bizarres réunit en un même lieu toutes sortes d'objets d'origine humaine ou naturelle: icônes, miniatures, pièces de monnaies, livres rares, fleurs, dents de requin, coquillages, fruits, pierres, ect... Nature et artifice se mêlent pour attirer l'œil. Seuls, les coquillages sont considérés comme appartenant aux deux catégories en même temps, on les situe à la limite de la nature et de l'art. Plus que l'insecte, la fleur ou la pierre, ils constituent l'exemple le plus frappant de ce que la nature

peut produire d'"artistique". Sachant cela, on s'étonnera moins de voir, au siècle suivant, combien les naturalistes s'attachèrent à donner si souvent aux coquillages des noms relatifs à l'art, à l'artisanat ou à diverses activités typiquement humaines. Ainsi des espèces comme le Turbo tapisserie, le Cône textile, la Porcelaine carte, le Cône bijou, le Murex peigne de Vénus (cf p. 21), la Volute musique, le Cône imprimé, le Troque collier, le Murex dentelle, le Vasum toupie et bien d'autres encore sont, à travers leur seul nom, reconnus comme de dignes concurrents du savoir-faire humain. Plutôt qu'une appropriation, ces noms sont un hommage à cette "créativité" qui n'en est pas une. L'ambiguïté naturel/artificiel se retrouve aussi dans la désignation des familles telles que les porcelaines, les casques, les mitres, les peignes, les bénitiers, les harpes etc. Tous ces noms plus ou moins amusants, allusions à des objets artificiels, ne résument pas seulement l'apparence physique du coquillage. Ils disent bien davantage. Si l'on ne s'arrête pas au premier degré, on peut découvrir à quel point le choix de ces mots-là et non d'autres trahit non seulement l'étonnement et l'admiration, mais aussi l'irrépressible désir de faire basculer dans le monde humain des choses qui lui sont étrangères, des choses dont on aurait voulu être les créateurs.

Tout est fait pour entretenir la confusion, pour occulter ce fait, au fond inadmissible, que le vrai créateur du chef-d'œuvre-coquille n'est autre qu'une petite créature lente et informe, fragile et sillencieuse, plus insignifiante que mystérieuse: le mollusque. Que le collectionneur de coquillage se désintéresse la plus part du temps complètement de l'animal qui l'habitait pour ne se vouer qu'à la contemplation et à la mise en valeur de ce petit squelette de belle allure est un fait qui en dit long sur notre inavouable frustration de ne pas être à l'origine de tout ce qui nous plaît. Peut-être pour se dire qu'après tout l'homme intervient tout de même à un moment donné, on révèle la merveille au grand jour, on lui donne un nom à la hauteur d'un aspect jugé digne de ce que l'on nomme l'Art... On exhume la merveille marine... On prend, en somme, le relais du mollusque qui a achevé son travail mené discrètement loin de nos yeux. On s'empare de l'œuvre de toute sa vie, on la regarde, on en parle et on s'en sert éventuellement comme tremplin pour notre imagination friande de tels déclencheurs de rêverie. On contemple longuement le *Tibia fuseau*, le *Scalaire précieux* ou le *Murex Branches de rose* et, las de s'interroger, on se perd en divagations aussi belles et étranges que la coquille qui est sous nos yeux. Par exemple, on se souvient soudain d'une chose

que l'on a toujours sue confusément : que *tout pourrait être différent*... Ce fragment de réalité n'est autre que du rêve palpable. Il ressemble à un miracle. Dans notre vanité humaine, on se dit que telle coquille pourrait bien être la concrétisation physique d'un poème sublime jamais encore écrit... On se dit: quel fond trouver à une telle forme? Question tout à fait sensée lorsqu'on se la pose devant une toile de Pollock ou de Miro et que l'on pourra juger déplacée, voire absurde, ici. Mais qu'a-t-on à perdre en ces délires sinon le confort et l'ennui d'une pensée trop rectiligne? Pourquoi ne serait-ce pas le point de départ d'une errance peut-être vaine, peut-être fertile? Comme devant une œuvre réellement humaine qui nous touche, musique, tableau, poème, c'est l'occasion d'ouvrir, pourquoi pas, de nouveaux horizons où se reposer de l'univers du sens connu, là où il reste du nouveau à inventer... Le mutisme d'une coquille, plus bavard, sans doute, que tout langage, n'autorise-t-il pas à partir *hors* du langage? Et qui nous interdit de *donner du sens à ce qui n'en a pas*? N'est-ce pas le propre de l'être humain de mettre du sens là où, au départ, il n'y en a jamais?



Qu'est-ce que l'indicible ?

Quelle perte, nommer ! Quel leurre, parler !
Et quelle tâche lui est laissée, à lui qui
s'interroge ainsi devant la terre qu'il aime
et qu'il voudrait dire, quelle tâche sans fin
pour ne faire simplement qu'un avec elle !

Yves Bonnefoy

La vie errante

Comment passer de l'équivoque
qui est le sens insensé du monde
et que nous ne devons pas méconnaître
à cette vérité absolue, à cette clarté pure
et totale dont je trouve en moi l'exigence ?

Maurice Blanchot

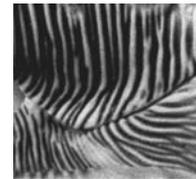
L'entretien infini

Bien loin de nous donner le sentiment d'être étrangers au monde (comme cela est souvent reproché à la nature si "indifférente" à notre humanité), il me semble parfois que la beauté saisissante d'un coquillage nous

parle de ce qu'est la vie plus subtilement qu'aucun poète, qu'aucun langage ne saurait le faire... Lorsque des réalités visuelles nous inspirent ainsi, qu'elles nous émeuvent davantage que le plus profond des écrits, on est tenté de penser que les mots, en tant qu'intermédiaires imparfaitement fiables, ne peuvent que ternir au passage la réalité qu'ils prétendaient transmettre. Les mots ne sont à la hauteur du monde tel qu'il se donne à nos yeux "pensants" que lorsqu'ils se parent de la même opacité impénétrable que celui-ci. Abandonnant leur vocation première de traducteurs, ils respectent enfin l'obscurité de toute chose. L'indicible pourrait se définir comme ce qui reste hors de la portée de nos moyens d'expression courants, comme ce qui n'est pas réductible en mots. D'ailleurs, n'est-ce pas pour cette raison que l'on reconnaît la grande poésie en ce qu'elle nous trouble par tout ce qu'elle évoque sans le dire explicitement? C'est alors à nous, lecteurs, de supposer les mondes inconnus qu'elle se refuse à nous dévoiler. La poésie, vivant de l'indicible, ne saurait nous éclairer sur les images et les questions ("qu'est-ce que ça veut dire?") qu'elle suscite en nous. Elle ne peut que nous complexifier, nous faire aller plus loin dans l'exploration des continents bizarres qu'elle dessine. Il ne tient qu'à nous de le vouloir... Ces mots, ainsi utilisés, acquièrent

le pouvoir de fascination que possèdent certains visuels énigmatiques (coquillage ou œuvre d'art...). On peut réagir devant un coquillage comme devant une sculpture de Brancusi, par exemple... On est intrigué, ému, séduit et on peut se contenter de cela, mais on peut aussi se demander le pourquoi de ces sentiments, et là, les choses intéressantes commencent vraiment. Pourquoi cette forme, associée à cette couleur, à cette matière, nous touche-t-elle? Peut-être justement parce que nous ne trouvons pas les mots. Cela me *parle* en silence mais me laisse muette. J'ai beau essayer d'exprimer mes sentiments, les mots qui me viennent restent en-deçà de ce que je voudrais traduire. Tout coquillage, de part la présence de sa spirale, nous parle d'infini. Tout coquillage, comme toute chose sensible attrayante, fait entendre une voix inaudible et pourtant bruyante, incompréhensible et pourtant riche d'enseignement, une voix qui n'en est pas une... Tout coquillage nous fait le récit envoûtant et inquiétant de l'inhumain, nous parle de ce monde obscur et attirant qui nous demeure étranger parce que justement hors des mots. "Ça" me "parle", c'est certain. Mais ça me parle de quoi sinon d'inconnu dans un langage inconnu?

*Cela me
parle en
silence mais
me laisse
muette.*



*“indicible”...
le contenu
du silence
de la présence
muette des
choses*

Dans le monde exclusivement humain de la signification, à peine entendu, à peine lu, un mot acquis par notre mémoire possède le pouvoir d'injecter en nous le brusque éclair du sens qu'il porte en lui. Un seul mot perçu peut ébranler notre intériorité dans son fondement, même si, bien sûr, ce n'est rien d'autre, au fond, que la réalité qui lui est attachée qui nous touche. Pourtant, une infinité de choses se passe des mots. Elles existent mais sont inexprimées ou restent inexprimables. Elles demeurent hors de la saisie des mots jusqu'au jour, qui pour certaines n'arrive jamais, où un nouveau vocabulaire est inventé pour les dire. On peut, je crois, avoir la confirmation de cela en pensant à ce phénomène connu de tous, lorsqu'au cours d'une lecture, on découvre pour la première fois formulée une sensation que l'on avait toujours portée en soi. Cette sensation (ou ce sentiment) était bel et bien ressentie, hors des mots, certes, mais ressentie tout de même. Indéniablement, elle existait en nous avant d'être lue. C'était une chose latente, potentielle, qui un jour s'incarne en un mot. Une fois mis en mots, elle est simplement mise à notre portée définitivement. Pourtant, ce n'est alors plus que la partie émergée de l'iceberg, la plus visible, la plus évidente qui se révèle clairement à notre conscience toutes les fois que l'on rappelle à notre

mémoire cette étiquette. Dans l'absolu, avec le sens qu'il contient, le mot draine aussi tout le mystère de ce sens. Cependant, dans la plupart des cas, sauf en poésie peut-être, les mots sont galvaudés (voir le monde de la publicité qui sait si bien prostituer les plus beaux mots...). On les utilise nettoyés de ce mystère, appauvris... Et on se trompe en les croyant clairs, évidents. On a tendance malgré soi à minimiser le sens d'un mot dont la signification est trop vaste ou complexe, à le réduire. Utiliser un mot à sa juste valeur — à sa juste profondeur devrait-on même dire — demande un tel effort de justesse et une telle connaissance ! Et encore, même apprendre le dictionnaire par cœur ne saurait nous permettre de définir un seul mot à la perfection. Aucune définition n'est exhaustive. Chaque mot connu, dans chaque langue, se définit à l'aide d'autres mots qui eux-même se définissent à leur tour par d'autres, etc. L'exploration du langage, comme celle du monde réel tel qu'il se donne, ne s'achève jamais. L'existant se partage ainsi en deux dimensions : la réalité telle qu'elle est d'une part et les mots pour la dire d'autre part ; la correspondance entre les deux souffrant toujours d'un décalage inévitable quel que soit le talent oratoire ou littéraire que l'on possède.

Le meilleur moyen de se faire l'idée la plus exacte possible d'une réalité, est de la donner à percevoir non pas à notre pouvoir d'abstraction, de conceptualisation mais à nos cinq sens. Pour appréhender une chose dans toute sa singularité il faut non pas tenter de la définir, mais la sentir, la voir, la vivre "en vrai". S'arrêter aux mots serait une erreur. Ils ne suffisent pas. Ils ne sont qu'une corde tendue entre l'incompréhensible, c'est-à-dire tout, et notre intériorité intelligente faite pour le sens. Ils ne sont pas un pont solide et confortable... Ils ne sont toujours qu'un intermédiaire entre une réalité et le sens que l'on veut donner à celle-ci, c'est-à-dire l'intérêt que l'on décide de lui porter. Les mots ne seront jamais que des interprètes, or un interprète peut mentir et toute traduction est, de toute façon, toujours imparfaitement fidèle. Voilà en quoi les assoiffés d'absolu pourront reprocher au langage son approximation et choisir une voie différente pour dire la vie, une voie menant aux profondeurs de l'indicible.

Ce que je nomme "indicible" pourrait se définir comme *le contenu du silence de la présence muette des choses*, de toutes les choses, intérieures et extérieures à soi. Le silence des objets, comme le silence humain, possède un contenu plus vaste encore que celui des

mots les plus obscurs... Dès lors qu'on s'y intéresse, on échoue sur une terre d'ignorance profonde et d'étonnement insondable, une terre où, par exemple, se noue l'énigme de la présence d'un coquillage, l'énigme infinie de son incontournable réalité, sous mes yeux, dans ma main, qui m'arrête, me précipite loin de toute signification. Ce coquillage, sur ce sable, ne signifie rien d'assez petit pour être réductible en mots. Il n'est pas là pour m'indiquer ce que je dois comprendre... Son existence ne se laisse appréhender que par mes sens et toute réflexion rationnelle est ridiculement étriquée.

Pour connaître la possibilité d'errer en contrées vierges de signification, il faut tout d'abord savoir reconnaître entièrement notre parfaite ignorance de l'essentiel, chose qui suppose souvent un long désapprentissage... Qui croit tout pouvoir expliquer ne peut plus s'étonner... Or, pour être approché, le monde de l'indicible, de l'ineffable, de tout ce qui nous reste hors d'atteinte, nécessite *cet étonnement spécial, total et silencieux*: la créativité. Tous les artistes sont des familiers de ce pays âpre, jamais rassurant mais qui permet de transcender le quotidien. Ils s'y aventurent et tentent d'en révéler les nuances par le biais de formes (peinture, poésie, danse, sculpture, musique, œuvre théâtrale,

film) au contenu moins appauvrissant qu'une explication, tout en reconnaissant qu'ils n'y parviennent jamais parfaitement. Au cœur de l'indicible il n'est pas de messages, uniquement des interrogations en forme de peinture, de sculpture, de musique ou de poème, là pour tenter de dire les contours tortueux de l'informulable. Peu importe au créateur d'être compris ou non, lui-même sait pertinemment qu'il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. C'est sans doute pour cette raison que plus une chose lui semble inédite, plus il est attiré par elle. Son souci ne va pas être d'exprimer du sensé mais plutôt d'évoquer ses errances, de laisser filtrer les nouveaux territoires qu'il a su découvrir (cf. la poésie contemporaine ou se souvenir de l'hermétisme mallarméen ou des textes surréalistes). Ici rien n'est lourd de sens, rien ne se donne dans l'évidence. Les yeux, les oreilles, les paumes auxquels toutes ces œuvres sont destinées ne doivent pas rester passifs. Une œuvre d'art, de quelque nature qu'elle soit, est le point de départ d'une nouvelle activité intérieure. Les œuvres des uns et des autres vont nous parler. "Les mots parlent peu à l'esprit;" dit Antonin Artaud dans son *Théâtre de la cruauté*, "l'étendue des objets parlent; les images nouvelles parlent, même faites avec des mots. Mais l'espace tonnant d'images, gorgé de sons, parle aussi, si l'on sait

de temps en temps ménager des étendues suffisantes d'espace meublée de silence et d'immobilité". Au lecteur de poèmes, au spectateur de faire s'activer son imagination. Devant un coquillage, de même, une rêverie peut s'amorcer, devant l'étrange motif qui se dessine sur le dos de la *Porcelaine carte* (cf p. 15), par exemple. La carte de quel pays représente-t-il (s'il avait à dessein de représenter quoique ce fût)? À plonger ainsi dans ce pays de nulle part, au bord du fleuve tortueux suggéré par "la ligne dorsale claire avec ramifications aux contours arrondis", qu'en rapporterons-nous? Le souvenir, peut-être, d'un vieux songe oublié ou les images de quelque inexistant Atlantide... L'inférieure architecture du *Peigne de Vénus* (cf p. 21), à la fois fragile et agressive, quant à elle, pourrait évoquer la demeure d'on ne sait quelle créature cruelle et raffinée (quand on l'imagine autrement que comme le peigne d'une déesse)... Et pourquoi tous ces pics montagneux dessinés si régulièrement sur la coquille de l'*Olive bistre* (cf p. 25)? Quel hasard a placé au fond des mers ce paysage?

Roger Caillois (*Cohérences aventureuses*) affirme qu'on ne peut empêcher qu'une image ne signifie. Et cela est vrai, n'importe quelle image amène en nous son cortège de références, de souvenirs, de mots, d'évoca-

tions ou d'émotions. Où que se posent nos yeux, ce que nous voyons nous "parle" sans paroles, diversement, parfois de manière éclatante et parfois dans des murmures diffus. Mais, *ce n'est pas parce que tout nous parle que nous savons pour autant parler de tout !* On peut très bien décider que les coquillages incarnent des réalités abstraites dont aucun mot encore ne s'est chargé de porter le sens. Il faut alors reconnaître notre impuissance à formuler ces réalités... Il est des choses qui ne se disent pas parce qu'elles ne supportent pas d'être dites. Dites-les et elles perdent l'aura qui font d'elles ce qu'elles sont. Par exemple, tout ce qui relève de la sensation, douleur ou plaisir, supporte plutôt médiocrement l'intellectualisation par le langage et très mal l'évocation à l'oral. Imaginer l'aspect d'un chef-d'œuvre à la lecture de sa description se révèle rarement une expérience aussi éblouissante que voir ce chef-d'œuvre concrètement. La réalité palpable des choses possède une prégnance, un impact que difficilement rêverie pourrait égaler en intensité. Mais les divagations d'une imagination fertile apportent, sans aucun doute, des richesses différentes de celles du vécu "réel".

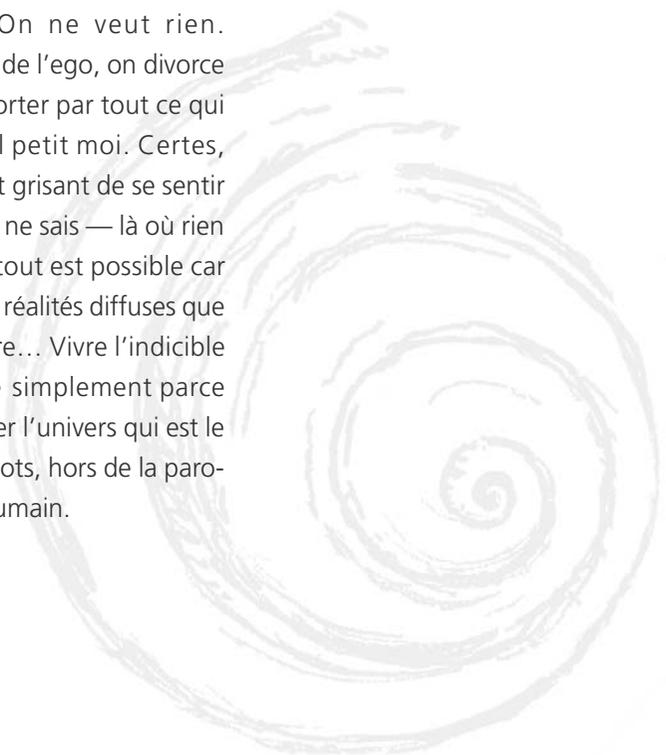
Pourquoi être attiré par ce qui reste informulé plutôt que par du sens clair et précis ? Parce que chacun sait, intimement au fond de soi, que c'est là, et non en pleine lumière, que demeure l'objet qui nous guérirait de notre éternelle insatisfaction, le trésor qui nous comblerait enfin. C'est en ces zones indicibles, et par là même inaccessibles directement à l'entendement, que se trouve le secret. On regarde un coquillage, on se dit que ça n'a pas de sens et, du même coup, on se souvient avec une sorte de vertige qu'il se pourrait bien que rien n'en ait. Un coquillage comme le Scalaira précieux m'apparaît précisément comme ce que pourrait être la concrétisation sensible du noyau dur du mystère de l'Existant, c'est-à-dire une chose belle, inutile, et dénuée de la moindre signification. Une chose absurde donc, à accepter et à aimer comme telle, en recourant à l'émotion bien plus qu'au raisonnement. De toute façon — on se l'avoue rarement par fierté — on sait au fond que le raisonnement, aussi intelligent soit-il, reste impuissant face à la beauté et à l'inutilité de celle-ci. Raisonner, dans certains cas, ne sert plus qu'à tenter de se rassurer... Absorbé par l'univers visuel d'un coquillage on ne raisonne plus. On rêve. On divague. On imagine. Au pire, on sombre dans la perplexité absolue. Les portes de certains espaces mentaux insoupçonnés s'ouvrent

sur des vides qui nous attirent ou nous effraient. Parfois, l'envie est la plus forte et on s'y aventure. Et, même si on ne trouve jamais ce que l'on espère (le fameux "trésor"), on revient rarement bredouille de telles quêtes. On en revient même parfois avec une perception plus large de l'existence, plus riche, et souvent plus troublante. Tellement habitués à ce que le langage nous restitue un monde synthétisé qui puisse être accessible à notre entendement rapidement, on se trouve complètement perdu en ces terres éloignées, parfaitement étrangères au sens commun puisque perceptible seulement pas notre sensibilité individuelle. Mais à quoi rimerait l'existence si on ne prenait au moins le risque de se perdre un peu de temps en temps ?

Vivre l'indicible, c'est ne plus trouver aucun mot en soi, les perdre tous face à une réalité soudain inexplicable, c'est se départir du monde humain, du monde signifiant, pour pénétrer celui du silence, des choses muettes qui s'imposent par l'évidence de leur présence. C'est ce moment d'absence à soi-même où *l'on devient ce que l'on regarde*. La seule existence des mots *inexprimable*, *indicible* ou *ineffable* prouve que tout n'est pas réductible en mots. Les mots ne parviennent à rendre le mystère de l'indicible seulement quand eux-mêmes ne

veulent plus signifier clairement leur succincte définition du dictionnaire, quand ils se parent de leur éclat entier, de leur poésie... Vivre l'indicible peut être une chose naturelle qui arrive quand on prend le temps de regarder le temps passer au lieu de le "consommer" en actions diverses. On pourrait traduire cela comme l'émergence d'une espèce de désir insondable, sans véritable objet. Tout est soudain nu et il n'est plus le moindre parasite pour obscurcir la sensation aiguë d'être en vie. Cela vous transforme en une question de chair (et non de mots, donc). Le mystère de l'Existant occupe tout votre espace mental d'un vide absolu. Une telle sensation ne naît que lorsqu'on le lui permet. Il faut être assez aventurier dans l'âme pour la laisser s'épanouir dans son entier, car on a plus de chance de revenir de cette étrange parenthèse pantelant et effaré, que transfiguré par la sérénité ! Il est 8 h du soir, après une chaude journée d'été. La fraîcheur monte. Une inexplicable peur au ventre, on abandonne son regard au ciel pollué d'un bleu grisé. On laisse reposer son corps. On finit même par l'oublier. On n'est plus que regard. Notre âme ne pense plus, elle s'étonne. Et un vertige nous traverse, nous déséquilibre. On se rend compte avec une effroyable netteté qu'on ne désire rien de plus qu'être là : le corps absent et l'esprit noyé de stupeur dans

l'océan de notre ignorance. On ne veut rien. Absolument rien. Hors du temps et de l'ego, on divorce du déjà connu pour se laisser emporter par tout ce qui est trop immense pour notre seul petit moi. Certes, c'est éprouvant, mais combien il est grisant de se sentir perdu si loin, si haut — ou si bas, je ne sais — là où rien n'est reconnaissable, là, enfin, où tout est possible car rien n'existe encore, ni les nouvelles réalités diffuses que l'on devine, ni les mots pour les dire... Vivre l'indicible est une expérience bouleversante simplement parce que c'est là l'unique façon de quitter l'univers qui est le notre, l'univers humain. Hors des mots, hors de la parole et du sens donc, plus rien n'est humain.

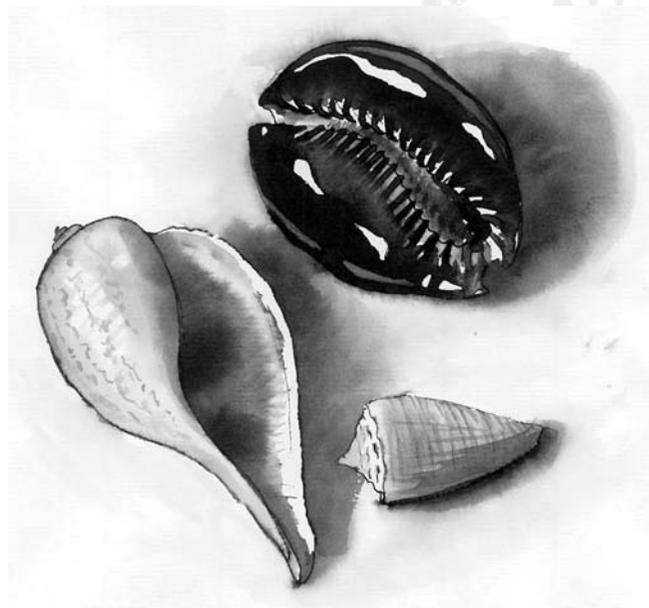


Et, pour ne pas conclure...

“Tout est le récit de ce qui ne nous est pas dit”
songe Fernando Pessoa dans l’un de ses poèmes du
Cancioneiro... Que nous reste-t-il d’autre à faire
qu’écouter ce récit et en apprendre ce que l’on pourra?

Dans un environnement débordant de bruit, de formules lourdes de sens et de bavardages ne devient-il pas *vital* d’apprendre à se taire un peu ? Se trouver ailleurs, en dehors du dit et du dicible, reste peut-être le seul moyen d’aménager en soi un recul nouveau par rapport au monde, un recul chargé de l’oxygène qui nous manque. Là où s’emmêlent trop de sens, où se disputent trop de messages assourdissants, où tout signifie jusqu’à l’écœurement et la confusion, la conquête d’un espace de calme intérieur est le défi le plus difficile mais le seul important qu’il vaille encore la peine de relever, le seul qui puisse nous permettre de développer une perception nouvelle de la vie, une perception qui accepte l’idée de l’informulable. C’est pour cette raison que manier les mots de façon à ce qu’ils ne signifient plus — autrement dit, s’immerger dans la poésie ou l’art en général — est peut-être l’unique manière possible d’in-

venter d'atteindre de nouveaux horizons de pensée et,
peut-être est-ce l'unique voie vraiment enrichissante,
qu'il nous reste à emprunter...



Bibliographie

Gaston Bachelard
La poétique de l'espace
Cadrige, PUF, 1992

Yves Bonnefoy
La vie errante
(une autre époque de l'écriture)
Gallimard, 1993

Christian Bobin
L'Éloignement du monde
Les éditions lettres vives, 1993

Francis Ponge
Le parti-pris des choses
Gallimard, 1943

Henri Michaux
L'espace du dedans
Gallimard, 1966

Paul Valéry
Ego scriptor
Gallimard, 1992

Octavio Paz
Le feu de chaque jour
Gallimard, 1986

Nathalie Sarraute
L'usage de la parole
Gallimard, 1980

Roger Caillois
Cohérences aventureuses
Gallimard, 1974

Friedrich Nietzsche
Le gai savoir
Poche, 1993

Ludwig Wittgenstein
Tractatus logico-philosophicus
Gallimard, collection tel, 1961

Gilles Deleuze
Pourparlers
Les éditions de minuit, 1990

Michel Foucault
Les mots et les choses
Gallimard, collection tel, 1966

Maurice Blanchot
L'entretien infini
Gallimard, collection tel, 1966

Jean Piaget
La représentation
du monde chez l'enfant
P.U.F., 1972

Gérard Genette
Mimologiques, voyage en Cratylie
Seuil, 1976

Antonin Artaud
Le Théâtre de la cruauté
essais Folio, 1964

Boris Vian
Je voudrais pas crever
Le Livre de Poche, 1996

Arthur Rimbaud
Œuvres complètes
Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1972

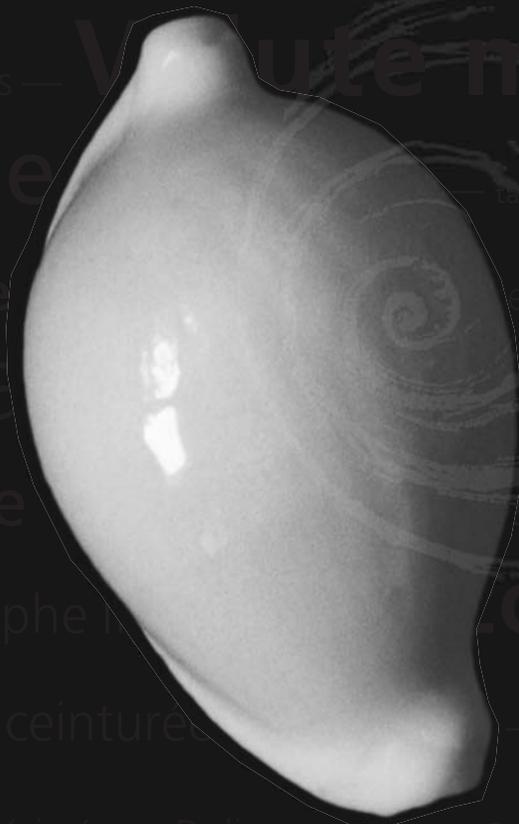
Stéphane Mallarmé
Igitur - Divagations - Un coup de dés
Gallimard, 1976

Claude Hagège
L'homme de paroles
essais Folio, 1985

Gert Lindner
Guide des coquillages marins
Delachaux et Niestlé, 1989

R. Tucker Abbott
Le guide familial des coquillages
Les Editions La Boétie, 1981

Sergio Angeletti
Les coquillages
Éditions ATLAS, 1977



“Aujourd’hui, j’ai trouvé dans mes filets une Pourpre petite pierre, une Astrée triomphante à l’ombilic magnifique, une Gibbule magique érodée et une Volute musique fortement tuberculée”.

Qui dit cela, un naturaliste ou un poète ?

La forme des coquillages allie rigueur mathématique et fantaisie. Si on la regarde bien, elle nous parle.

Alors, des poèmes naissent des combinaisons de mots choisies pour traduire les particularités de ce visuel.

Et, un jour, on ne sait plus bien, du nom ou de l’aspect, ce qui contribue à nous rendre un tel objet attirant...

C.L.G.